

Au cœur du monde

Des hommes passionnés de Dieu et des hommes !
Des hommes qui ont à cœur de donner du cœur à notre terre !
Des hommes devant Dieu et pour le monde !
Des Missionnaires du Sacré-Cœur.

Un rêve devenu réalité...

La devise du P. Chevalier : “**Aimé soit partout le Sacré-Cœur de Jésus**”, implique déjà la vision mondiale de sa Congrégation. Il s'agit d'être missionnaire “**ici et partout**”. Un partout qui est géographique, culturel... En toutes situations, en toutes occasions !

Les obstacles sont des moyens...

P. Jules CHEVALIER montre, tout au long de sa vie, que toute situation peut être vécue sous le signe de l'espérance et de la confiance en l'avenir. Il l'écrit dans son journal intime : “**Quand Dieu veut une œuvre, les obstacles pour lui sont des moyens ; il se joue de la sagesse humaine, déconcerte ses prévisions, appelle à la vie ce qui, d'après elle, ne devait jamais voir le jour, développe et fortifie dans la fécondité ce qu'elle avait condamné à mourir**”.

Dans le contexte mondial de ce début de siècle, les M.S.C. sont convaincus que les obstacles peuvent devenir des moyens. Leur vocation les situe **au cœur du monde** : un monde que Dieu aime, en dépit de toutes les formes de violences et d'exclusions.

Des religieux apostoliques...

Les M.S.C. ne sont pas des moines ; pour autant, la prière, la méditation ont une place importante dans leur vie. Leur manière de prier reste marquée par leur vision du Christ “Bon Pasteur” qui vit au sein de son troupeau et en porte le souci, partageant avec lui joies et peines, audaces et défis.

Les voici en “action” en toute situation de vie, car ils savent d'expérience que Dieu est chemin vers l'homme, et l'homme chemin vers Dieu. Leur attachement au mystère de l'Incarnation (= Dieu fait homme en Jésus Christ) les rend attentifs, sensibles à la réalité humaine qui parle de Dieu et à Dieu.

Des missionnaires...

L'image type du M.S.C. du nouveau millénaire comporte trois aspects à considérer : des **hommes incarnés, inculturés et libérés**.

La première équipe des Missionnaires du Sacré-Cœur

Le Père Chevalier est le fondateur des Missionnaires du Sacré-Cœur. Bien des choses sont dues à son impulsion, à son dynamisme, à sa volonté courageuse. Mais, en toute justice, on ne peut oublier ses premiers compagnons.

Ce fut particulièrement le cas du **Père Émile Maugenest**. Ensemble au séminaire, Jules et Émile partageaient un égal souci missionnaire. Lorsque Jules Chevalier, trois ans après son ordination, est nommé vicaire à Issoudun, il y retrouve É. Maugenest et celui-ci partage vite son enthousiasme pour former un groupe de “missionnaires du Sacré-Cœur”. Tous deux commencent ensemble la neuvaine de prière décisive qui aboutit le 8 décembre 1854 à la naissance de la Société des MSC, au moins dans le cœur des deux co-fondateurs. Le Père Maugenest, par obéissance à son évêque et en raison même de ses talents d'orateur, fut nommé curé à la cathédrale de Bourges et donc contraint de quitter les MSC, mais il est toujours resté de cœur dans la société et aussi très fidèle au Père Chevalier.

Le **Père Charles Piperon** fut le fidèle compagnon depuis les débuts et il servit les MSC durant 60 ans. Ordonné prêtre à Bourges en 1854 à 26 ans, il se joint au Père Chevalier dès 1856. Il fut un merveilleux second, toujours à la tâche, et d'une douceur et d'une humilité qui en firent un modèle pour tous ses confrères, le “type accompli de l'esprit et des vertus propres de la société”, dira le Père Maugenest.

Le **Père Jean-Marie Vandel** était déjà un homme d'expérience quand il se joignit en 1866 à la communauté d'Issoudun. Il avait été ordonné à Fribourg (Suisse) en 1846. Formé par les Jésuites, curé de Nyon pendant huit ans, fondateur de l'Œuvre des Campagnes pour aider les curés les plus pauvres, le Père Vandel en entrant chez les Missionnaires du Sacré-Cœur, apporta ses connaissances dans l'éducation des jeunes et se servit de l'intuition de Pauline Jaricot (avec qui il avait travaillé à Lyon) sur la

valeur des offrandes les plus modestes. Vandel n'eut pas de peine à convaincre le Père Chevalier et il créa d'abord "l'Association du Sou par an en faveur des vocations apostoliques" (ce qui fut appelé la "Petite-Œuvre"). Ensuite, à Chezal-Benoît, non loin d'Issoudun, il institua l'École Apostolique, qui allait former les premiers prêtres Missionnaires du Sacré-Cœur. On dit du Père Vandel qu'il fut le "second fondateur de la Société MSC".

Qui donc arrive à Issoudun ce lendemain de Noël 1864, à quatre heures du matin, dans la nuit glaciale ? Un prêtre de Marseille, le **Père Victor Jouët**. Il n'avait que 25 ans. On jouet de Notre-Dame du Sacré-Cœur". Il n'avait plus froid, le reconforte. Il y a dans sa chambre une statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Victor, en un instant, devint le " il voulut aussitôt célébrer la messe. Lui-même a laissé un ex-voto de cet événement dans la basilique d'Issoudun : "Voyageur d'un jour, j'apprends ici votre titre glorieux, ô Souveraine du Sacré-Cœur de Jésus... Je tombe aux pieds de votre ravissante image et je me relève votre missionnaire pour la vie. En une seconde, quelle grâce ! quelle vocation ! ô ma mère ! 28 décembre 1864. V.J. Miss. du S.C."

Ce ne fut qu'en 1872 qu'il obtint de quitter le diocèse de Marseille. Mais entre temps, il avait commencé la publication des Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur qu'il assura pendant 17 ans. Il fut longtemps le Procureur de la Société auprès du Saint-Siège, à Rome. Un homme généreux, chaleureux, ami très fidèle du Père Chevalier. "Le Père Jules Chevalier et les Missionnaires du Sacré-Cœur"

Collectif. Éd. Lambert Laurent, 1991

LES AVENTURIERS DE DIEU

Jules CHEVALIER

PARTOUT, POUR TOUS

Extrait de “Peuples du Monde”, novembre 1994 : Les Missionnaires du Sacré-Cœur fêtent le 140e anniversaire de leur fondation, en 1854, par Jules Chevalier, prêtre du diocèse de Bourges. “Dieu aime les homme d’un amour fou” : cette révélation a bouleversé le fondateur. En porter la nouvelle a été sa passion.

Il n’était pas particulièrement “rigolo”, ce séminariste modèle de Bourges... Le règlement incarné ! Sérieux, travailleur, pieux, mesuré. Irréprochable en tout. Bref, plutôt du genre ennuyeux. Il passe, raide, un peu lointain, dans les couloirs, hanté par cette Parole : “Nous sommes le Corps du Christ”. Alors lui, le religieux, se doit d’être l’image même du Christ. “Je dois me rendre digne de ma vocation”. Un peu à la force des poignets, il veut se purifier, se maîtriser.

Jules Chevalier veut aussi lutter contre “le mal de son temps”, ce rationalisme qui tue la Foi. Il faut le vaincre pour rendre Dieu présent aux hommes. En effet, après la révolution, l’Église, autrefois cadre de toute la vie sociale, a perdu son influence : le monde se refait sans elle. Les valeurs du passé ont été balayées. Comment venir à bout de l’indifférence grandissante ? C’est un véritable tourment pour Jules Chevalier.

**Le Cœur de Jésus
au centre de sa vie**

Un événement va complètement retourner le séminariste. Ce jour-là, le cours porte sur l’Amour infini de Dieu pour les hommes, jusqu’à leur donner son Fils. À son habitude, l’élève Chevalier est attentif. Mais qui se doute de son bouleversement intérieur ?... Il tient la réponse à son angoisse ! Comment n’y avait-il pas pensé plus tôt ? Dieu n’est pas seulement présent aux hommes, il les aime d’un amour fou. Qui resterait indifférent à cette vérité ? C’est ça, et rien d’autre, qu’il faut dire aux hommes. Il sait maintenant d’une certitude absolue que le volontarisme ne changera pas le monde : l’Amour a l’initiative de tout. Il peut donc s’en remettre à Lui. “Quand Dieu veut une œuvre, même les obstacles sont un moyen”, écrit-il dans ses notes intimes. “Il se joue de la sagesse humaine”. C’est d’une telle évidence que, libéré, Jules devient un autre homme : souriant, enjoué, affable... Ses camarades n’en reviennent pas !

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est très forte à cette époque. Mais,

pour Jules, il ne s'agit plus d'une simple dévotion. Le Cœur de Jésus, son Amour, c'est le sens même de la vie, "le centre, le pivot, le foyer", écrit-il.

En mission à Issoudun... comme à Tahiti

Jules Chevalier exulte. Il se sent poussé par une force qui ne vient pas de lui. "Je vois surgir un monde nouveau, plein de grandeur et de fécondité, inspiré par l'amour et la miséricorde, monde nouveau que l'Église doit perpétuer sur toute la Terre."

Il accepte avec enthousiasme la paroisse d'Issoudun, légendaire pour l'ennui qu'elle sécrétait à l'époque. N'est-elle pas le symbole même de la société déchristianisée à laquelle le jeune prêtre veut aller en priorité ? Du reste ici, là ou ailleurs,

qu'importe ! Il veut annoncer l'Amour "partout, à tous et par tous les moyens".

Il fonde les Missionnaires du Sacré-Cœur en décembre 1854. En 1869, l'église Notre-Dame du Sacré-Cœur à Issoudun est consacrée. Elle va devenir un des hauts lieux de pèlerinage en France.

Dans un même mouvement, le Père Jules Chevalier enverra ses fils dans le Berry et... à Tahiti, dans les Îles Gilbert et en Nouvelle-Guinée... Aujourd'hui dans 38 pays, 2400 Missionnaires du Sacré-Cœur, originaires de tous les continents, réalisent le rêve du fondateur : "Partout et pour tous". Berrichons ou Papous, Dieu les aime d'un amour insensé. Il faut aller le leur dire.

Odile Delcambre
Peuples du Monde
N° 279 ,
Novembre 1994

Alain de Boismenu

L'ami des Papous

“Mgr de Boismenu ne faisait pas de différence entre Européens et Papous... il avait pour eux une égale tendresse et considération.” Le témoin – un Papou – rapporte des faits qui se passaient au début du XXe siècle. On s’étonne. Quelles relations pouvait entretenir, en effet, le descendant d’une famille aristocratique bretonne, et des hommes vivant encore à l’âge de la pierre ?

Très bonnes, en fait, puisque Alain de Boismenu, dont la cause de béatification a été ouverte, est passé à la postérité comme l’ami et le défenseur des Papous. Parmi ces derniers, il accordait une attention particulière aux plus pauvres : orphelins, prisonniers, foyers en difficulté, infirmes, malades, moribonds.

Tout a commencé en Bretagne. Le petit Alain, dernier né d’une famille de onze enfants, voit le jour en 1870, à Saint-Malo, dans un milieu modeste d’armateurs. Élève d’abord de l’école communale tenue par les Frères des Écoles chrétiennes, puis du collège clérical de la ville, il termine ses études secondaires à Issoudun (Indre), à l’école apostolique des Missionnaires du Sacré-Cœur. Il émet en 1888 ses premiers vœux de religion à Anvers en Belgique. Ordonné prêtre en 1895 et, après avoir enseigné les lettres et la philosophie pendant trois ans, il est envoyé à sa demande en Océanie comme missionnaire.

Arrivé en Papouasie en janvier 1898, il est nommé par le pape Léon XIII, l’année suivante, évêque coadjuteur de Mgr André Navarre, fondateur de la mission. À la mort de celui-ci, en 1912, il en devint le vicaire apostolique, fonction qu’il a exercée pendant quarante-cinq années difficiles, marquées par deux guerres mondiales et beaucoup de vicissitudes. Démissionnaire en 1945, il prend sa retraite sur place, au pied des montagnes papoues, dans la station du Kubuna, auprès des Ancelles de Notre Seigneur, une congrégation indigène – toujours prospère – qu’il a fondée vingt-sept ans plus tôt, en 1918, et qu’il a confiée ensuite à une mystique venue de France en 1921 : Marie-Thérèse Noblet. C’est là qu’il décèdera le 5 novembre 1953.

Georges Delbos, msc

(Histoire du christianisme Magazine, n° 12 - page 41, Septembre 2002)

Pour en savoir plus

- Un maître spirituel pour notre temps, Alain de Boismenu, Georges Delbos, Rome, 1997.
- Un évêque chez les Papous, Georges Delbos, Le Sarmant-Fayard, 1996.
- Cent ans chez les Papous, Georges Delbos, Le Sarmant-Fayard, 1984.

Extrait de France Catholique
n° 2758 - oct. 2000, p. 19
Extrait de France Catholique
n° 2758 - oct. 2000, p. 20
Extrait de France Catholique
n° 2758 - oct. 2000, p. 21

Les aventures volantes de Bourjade le Papou

Héros de la Première Guerre mondiale, le Tarnais Léon Bourjade était aussi membre de la congrégation du Sacré-Cœur d'Issoudun. La guerre, il la fit dans l'artillerie et l'aviation — vingt-six victoires homologuées – avant de partir évangéliser les Papous. Là, à trente-cinq ans, terrassé par une mauvaise fièvre, il rencontra celle avec laquelle il avait tant flirté sur les champs de bataille. Mais cette mort, il l'avait choisie. Car, plus que tout, Bourjade voulait être un saint. Et pour cela, il avait choisi de partir au bout du monde.

“Alors cette folie d'attaquer un ballon défendu par vingt mitrailleuses, je n'aurai plus à le faire !” Couché sur son lit de camp, le 11 novembre 1918, le sous-lieutenant Léon Bourjade vient d'apprendre la signature de l'armistice.

À cette date, Léon Bourjade totalise 254 heures et 45 minutes de vol de guerre. Il a livré soixante-sept combats aériens et remporté officiellement vingt-six victoires (ses camarades lui en accordent quarante), notamment contre les Drachens, ces ballons d'observation utilisés par l'ennemi pour observer les mouvements de troupes.

Les citations disent la valeur du pilote. Par exemple : “Volontaire pour l'attaque d'un ballon d'observation ennemi, l'a attaqué à 400 m du sol, malgré les feux nourris de la défense, mettant ainsi en flammes un ballon d'observation ennemi. Troisième appareil détruit par ce pilote.” (ordre de la VIIe armée, 12 avril 1918). Le 5 juin 1918, Bourjade “officier pilote d'une bravoure et d'une audace peu communes”, reçoit la Légion d'honneur. Bref, selon les critères militaires, Bourjade est un héros et, de fait, son aura dépasse alors largement le petit monde de l'aéronautique. Mais Bourjade ne tirera pas profit d'un statut somme toute fort avantageux dans la France de l'après-guerre. C'est que Bourjade a un autre projet. Avant la guerre, il était novice chez les Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun. La guerre finie, il veut reprendre ses études et se préparer à annoncer le Christ en Océanie. Bourjade veut être missionnaire. Missionnaire chez les Papous !

Exilés en Espagne

Ce projet remonte fort loin. Né en 1889 à Cos (Tarn), dans une famille de neuf enfants, Léon Bourjade fait ses études à Montauban avant d'entrer en 1908 comme novice chez les Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun exilés en Espagne par le gouvernement anticlérical de la IIIe République. Le séjour espagnol sera bref. Bientôt le noviciat est transféré à Fribourg, en Suisse. Le 23 janvier 1910, Bourjade prononce ses vœux.

C'est à Fribourg, pendant ses études de théologie, que la guerre le surprend. Il est affecté à Toulouse au 23e régiment d'artillerie de campagne. Avec ses camarades d'infortune, il découvre les horreurs de la première guerre de l'ère industrielle. Bourjade veut montrer l'exemple. Servant aux batteries de 75, il s'est porté volontaire “aux crapouillots”, ces petits mortiers de tranchée qui de loin ressemblent à des “crapauds”, d'où leur nom. Bourjade est

maintenant en première ligne, dans la boue, le sang et les larmes. Sa famille est déjà en deuil puisque son frère aîné, le capitaine Paul Bourjade, a été tué en Belgique dans les derniers jours de 1914. Léon, lui, est cité à l'ordre de l'armée : "Maréchal des logis, chef de section aux tranchées de première ligne depuis février 1915, a constamment donné à ses hommes le plus bel exemple de courage, d'énergie et de sang-froid. S'est distingué en mai, juin, juillet 1915. Chargé d'un poste dangereux du 21 au 25 septembre, a rempli complètement la mission qui lui était confiée, bien que ses pièces aient été à plusieurs reprises enterrées par les obus ennemis, et ses servants, sauf deux, tués ou blessés."

Quand il ne fait pas la guerre, Bourjade lit et prie. Son livre de chevet est l'Histoire d'une âme qui raconte l'itinéraire spirituel d'une jeune carmélite de Lisieux, Thérèse Martin (1873-1897), Thérèse de l'enfant Jésus en religion, à qui l'artilleur, comme d'ailleurs beaucoup de soldats de la Grande guerre, voue une dévotion particulière. Bourjade tient un carnet dans lequel il engage un dialogue spirituel avec la jeune carmélite morte à vingt-quatre ans.

Un jour, l'artilleur Bourjade décide de postuler pour l'aviation. Toutes ses motivations ne sont pas militaires : si Bourjade veut apprendre à piloter, c'est aussi parce qu'il imagine ce nouveau moyen de transport parfaitement accordé à ce que sera après la guerre sa mission en Océanie. Sa demande est acceptée et il devient élève-pilote début 1917. Après une formation de six mois, il revient sur le front de la Somme où il a la joie de trouver dans son escadrille le père Garin, missionnaire d'Issoudun. Ensemble, ils avaient partagé l'Océanie : à Garin la Papouasie et à Bourjade l'archipel des Gilbert. Les deux hommes souhaitaient la Papouasie, mais Bourjade s'est effacé devant le désir de son ami.

Au mépris des règlements militaires, une habitude chez lui, Bourjade se fait remarquer en installant sur la carlingue de son avion le portrait de la petite carmélite de Lisieux. Bientôt, il ajoutera une flamme du Sacré-Cœur. Armé de ses "reliques", Bourjade se lance dans la bataille. L'ancien crapouillot a un compte à régler avec les ballons d'observation. Ils seront ses cibles privilégiées. On sait la suite. Mais la vie d'un pilote de guerre n'est pas faite que de victoires. La mort le frôle à plusieurs reprises. Bourjade s'en sort et attribue sa fortune à des grâces accordées par l'intercession de Thérèse. Il lui écrit dans son carnet : "Un jour, au moment où je vais tirer sur un ballon ennemi, étant à mille mètres environ, et loin dans les lignes, mon moteur s'arrête complètement. Je descends en piquant très fort, pour conserver le mouvement de mon hélice. Cela dura environ pendant cinq à six cents mètres. J'eus bien peur, et en manœuvrant mes manettes, je me recommandais ardemment à vous du fond du cœur. Le moteur reprit enfin."

Quatre ou cinq Fokker

En 1918, Bourjade a la douleur de perdre son ami Garin. Il note sèchement les faits dans son carnet : "29 octobre — Dans la région de Sérancourt, je vois brûler un Drachen à 11 heures. J'en incendie un autre moi-même à 11 h 25, protégé par Garin et F... Après-midi — J'ai deux combats contre des D. VII (avion allemand, nldr), avec des résultats incertains. Obligé de me dégager moi-même au plus tôt. À 15 h 50, Garin attaque un Drachen très bas. Au retour je le dégage d'une attaque de quatre ou cinq Fokker. A 16 h 30, nous rencontrons cinq autres D. VII. J'en attaque un, mais suis immédiatement enrayé. Après moi, un Spad attaque. Je le vois à la verticale au-dessus de l'ennemi et à faible distance. À ce moment, il se brise en morceaux et tombe dans la région de Saint-Fergeux. C'était l'appareil de Garin."

La guerre finie, Bourjade se rend d'abord à Lisieux : il souhaite offrir ses décorations à Thérèse. Puis, direction le noviciat, où il reprend pendant encore deux ans des études qui lui laissent un sentiment d'amertume tant il se sent intellectuellement limité. Enfin, ordonné prêtre le 26 juillet 1921, Léon Bourjade quitte l'Europe, direction la Papouasie. Le nom fait peut-être rêver le missionnaire. Mais la réalité est plus prosaïque. Bourjade est vicaire, on lui

confie quelques centaines d'âmes de Roro, une tribu anciennement canibale, réparties sur des terres marécageuses et insalubres.

En roro et en anglais

Le missionnaire apprend – avec combien de difficultés – le dialecte local. Souffrant de ses limites en roro et en anglais. Il écrit à sa famille : “Dès l’aurore, la pensée de mon instruction de la messe vient me tracasser. Sans doute, j’ai déjà rassemblé des idées et griffonné quelques lignes pour venir au secours de ma mémoire. Mais il faudra rendre ces idées en langue roro, fabriquer des développements... Tout cela demande des mots nombreux et quelque peu variés. Or la source – ma tête – est encore extrêmement pauvre. (...) Je vais à l’église où j’aurai une heure de confessionnal en guise de méditation. En roro, cela va assez bien maintenant, mais le malheur c’est que j’ai eu justement quatre ou cinq confessions en anglais, des anciens élèves de l’école d’Yule. Naturellement ils savent parler convenablement, mais non pas moi. (...) Ensuite le sermon arrive... je parle. Bientôt, des enfants qui sont sous mes yeux, plus un n’écoute. Un bébé se vautre et se promène sur le ventre, un autre crie. Les grandes personnes sont rares, et ce que je peux leur dire doit d’ailleurs leur paraître, aussi bien qu’à moi, un bien pauvre véhicule de la parole divine.”

Mais Bourjade s’adapte. Il calme sa nostalgie en jouant le soir du cor de chasse sur la grève ou tente de lancer des cultures potagères avec des graines longtemps attendues d’Europe. Quand le terrain le permet, il se déplace à cheval ; dans le cas contraire, ce sont de longues courses sur les plages ou dans les marécages dans lesquels, lors de la saison des pluies, on patauge jusqu’aux genoux. Bourjade est frappé, aussi, par les premières fièvres qui l’emporteront deux ans plus tard. L’ancien pilote a toujours eu des exigences spirituelles élevées. Il s’impose des règles de vie particulièrement ascétiques mais voit ses efforts laminés par les difficultés d’une réalité quotidienne très prosaïque. Le père Norin, son successeur, qui l’a accompagné en 1924 dans sa dernière tournée pascalle, donne une idée de ce qu’était à l’époque la vie d’un missionnaire en Papouasie : “Les moustiques m’assaillent dans cette desserte de Pinoupaka qu’il (Bourjade, ndlr) nous laissa en héritage. Petits moustiques noirs et bossus, qui piquent dur à travers le kaki. J’ai vu hier les blancs anophèles, obliques et raides, que l’on accuse d’inoculer le paludisme. À Rapa (lieu-dit, ndlr) ce sont les gros velus, hauts sur pattes, des mares trop grasses. Il a plu toute la nuit...”

Me voici seul dans la torpeur du jour humide... Je me débats en vain. Les bestioles ronronnantes sont intrépides, affamées... Elles se collent aux doigts, glissent sur le crayon, s’accrochent aux oreilles, harcèlent les narines. Les plaies d’Égypte devaient être affolantes. Aujourd’hui la Papouasie est une Égypte irritante, gluante, fourmillante, de grenouilles, de crabes, d’araignées, de toutes les vermines...

Et j’essaie de revoir notre patient père Bourjade dans la nuée familière. Il vaquait placidement dans ce vaste hangar en tôles galvanisées, qui date de vingt ans et qui fut célèbre, jadis, quand il abritait pour une nuit les voyageurs de l’île. On l’appelait l’hôtel des crabes. On y servait de fantastiques buissons de crustacés... La chapelle est défoncée, et je n’ai pu garder la Sainte-Réserve dans le tabernacle envahi de termites. (...)

Après les tourbillons diurnes et nocturnes, il rentrait, les nerfs exacerbés, dans ses moustiques de Pinoupaka, où il trouvait une nourriture sans goût, et soixante raisons de s’irriter encore. Les termites avaient gîté dans les linges, les rats grignoté tout, rongé les couvertures. Les guêpes bloquaient les serrures, les fourmis noires pullulaient, mauvaises, dans la paille. Il tuait un sale mille-pattes, ou trente vers piquants, ou une affreuse araignée rouge ; ou un scorpion, ou un serpent.

Heureusement, il les apercevait. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Le catéchiste s’était payé des vacances surrogatoires, les trois quarts des enfants rataient l’école, un homme était mort sans sacrements. Bon ! Riz mal cuit, brûlé. Pain moisi, verdâtre. Pas de chasse. Un poisson tout

arêtes. Il ouvre la tine : relent d'oignons. Il mâchonne trois bouchées sèches qu'il pousse à l'eau de coco. Il s'affale dans sa chaise, songe au bréviaire, le récite en se débattant. Reste son chapelet. Il entend quelques confessions, agacées de moustiques, et distraites par les tapes retentissantes dont les pénitents se giflent le corps. Et il finit par offrir à sœur Thérèse (de Lisieux, ndlr) et à Dieu, cette journée pareille à tant d'autres..."

Le grand souci de Bourjade reste les moyens de communication entre ses différents lieux de mission. C'est en tentant de construire un pont qu'il contractera la fièvre qui va l'emporter à trente-cinq ans.

Le mercredi 22 octobre 1924, Pata Leo (Father Léo), héros de la France combattante et missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun chez les Papous, expirait à une heure du matin dans les bras de Mgr Alain de Boismenu (lire p. 41) emporté par une crise de paludisme. Sur sa moustiquaire, les sœurs qui le soignaient avaient épinglé une image de la bienheureuse Thérèse béatifiée en 1923.

Jean-Yves Riou

(Histoire du christianisme Magazine, n° 12 - pages 46-50, Septembre 2002)